

en texte hiéroglyphique que Ramsès II donna son nom à cette ville, œuvre de sa munificence. Et de fait le titre de Pa-Ramsès, *ville de Ramsès*, lui est attribué à plusieurs reprises. Si ces inscriptions ont été bien lues, comme le croit M. Brugsch, je ne vois plus qu'il y ait à hésiter pour fixer la place de la cité biblique. Nous y sommes définitivement, et il faut convenir que comme ville frontière et centre d'approvisionnement pour les guerres avec les peuples de l'Asie, Tanis était bien située. On peut ajouter que l'emphatique description de Pa-Ramessu, que nous ont léguée deux scribes égyptiens¹, s'applique, toute part faite à l'exagération, bien mieux à Tanis qu'à tout autre lieu, spécialement en ce qui concerne les poissons, les lacs et les oiseaux aquatiques.

Au point de vue scripturaire, la terre qui va de Tanis à Pithom répond aussi à toutes les indications. Au moment où la famille de Jacob arrive, les rois pasteurs ont ruiné Tanis. Ils ont leur capitale vers la tête du Delta, pour tenir en respect les sujets qu'ils ont conquis. Joseph place ses frères dans un pays excellent pour les troupeaux, où il n'y a pas à travailler la terre, occupation que les fils d'Abraham, comme tous les nomades, dédaignent profondément. Ce pays est près du désert. Plus tard les rois pasteurs regrettent d'avoir ravagé Tanis. Ils en relèvent les ruines, mais leur vainqueur, Amosis, détruit leur œuvre. Enfin

¹ V. ces deux passages dans Maspéro, *Du Genre épistolaire chez les anciens Égyptiens*, p. 102-106.

Ramsès la reprend. Les Hébreux sont sous sa main, il les emploie à cette restauration. Moïse naquit probablement sous son règne.

Est-ce sur cette branche du Nil, aujourd'hui sans arbres, sans verdure, sans autres princesses que quelques femmes de pêcheurs n'ayant rien de commun avec Thermouthis¹, la fille de Pharaon, qu'un jour le *Tiré de l'eau*, en copte *Mô-usché*, Moïse, fut exposé dans une boîte de papyrus enduite de poix et de bitume? Est-ce dans ces parages que les deux sages-femmes Schifra et Pua mentirent héroïquement, pour sauver les enfants mâles qui naissaient parmi les israélites? Est-ce ici que Moïse vint annoncer à Ménéphthah les volontés de Dieu sur son peuple et qu'il fit éclater les dix plaies d'Égypte? Oui, car ce Pharaon avait ici sa capitale, et le Psalmiste déclare que les terribles prodiges s'accomplirent à Tanis.

Ainsi il devient aisé de comprendre comment, durant toutes les négociations avec le roi obstiné, Moïse était simultanément à la cour et à Ramsès avec son peuple. Au reste le nom de Tanis semble n'avoir disparu que pour peu de temps. Moïse, contemporain des rois qui l'avaient supprimé, ne le prononce pas. Mais bientôt après les peuples défirent ce que Sésostris avait fait. Saluons enfin sur ces ruines un souvenir glorieux. Ici, à la cour de Pharaon, un homme fit entendre de fiers accents et un cri d'indépendance. Le roi-soleil

¹ C'est le nom que lui donne Josèphe; Eusèbe l'appelle Merris.

trembla devant le berger de Madian. Cet appel à la liberté souleva tout un peuple qui se mit en route pour aller au désert adorer son Dieu et constituer une nation.

Ismaïlia, samedi 10 mars.

Les ruines de Maskoutah sont celles de Pithom. Dans une enceinte solidement murée, M. Naville a trouvé les restes d'immenses constructions qui ont dû être des greniers publics. Elles sont rectangulaires, sans portes latérales, et accessibles seulement par leurs toits voûtés. Bâties en briques faites de boue et de paille, elles ne sont autres que les *arè miskanot* des temps bibliques. C'est là que les inspecteurs égyptiens vinrent dire au peuple : « Ainsi parle Pharaon : Je ne vous donne plus de paille, allez vous-mêmes en chercher où vous pourrez, et rien ne sera retranché de votre travail. » Et le peuple se répandit partout pour chercher des joncs ou des roseaux, *kas*, faute de paille. Et les inspecteurs les pressaient en disant : « Il faut faire votre tâche jour par jour, comme quand on vous fournissait la paille. Et on battait les commissaires des enfants d'Israël. Et quand ils allaient se plaindre à Pharaon, celui-ci répondait : « Vous êtes des paresseux, des paresseux ! C'est pour cela que vous dites : Allons offrir des sacrifices à Jéhovah. » Plusieurs briques portent le cartouche de Ramsès II, et un bloc de granit représente ce prince entre Ra et Tum. C'est cette der-

nière divinité qui donnait à la ville son nom religieux, *Pi* ou *Pa-Tum*.

Mais ce qui semble clôturer toute discussion sur l'identité de ces ruines, c'est la stèle de Ptolémée Philadelphe que M. Naville découvrit à Maskoutah, et où on peut lire ce que ce prince et la reine Arsinoé avaient fait pour la ville de Pithom. Nous l'avons remarquée au musée de Boulaq. Il y est dit qu'un canal rattachant Pithom à la mer Rouge en faisait un centre commerçant considérable. Un autre bras la mettait en communication avec le Nil, près de Bubaste. Celui-ci fut-il l'œuvre de Sésostris, qui avait voulu alimenter d'eau douce la ville d'approvisionnement et de défense qu'il fondait? Fut-il seulement creusé par Nécho, 600 ans avant Jésus-Christ, et achevé par Darius fils d'Hystaspes? C'est possible. En tout cas, nous en avons suivi la trace jusqu'à Pithom, nous rendant compte de l'importance qu'il devait donner à cette cité.

Quand les Hébreux furent tous groupés sur ce point, ou non loin de là, à Succoth, car les découvertes de M. Naville¹ tendent à identifier Pithom et Succoth, l'un étant le nom religieux, l'autre le nom civil de la même ville, quel chemin choisirent-ils pour quitter l'Égypte? Ils ne pouvaient aller directement à l'est, et montrer ainsi qu'ils étaient

¹ Ainsi, sur une statuette d'un officier royal trouvée à Maskoutah, on lit trois fois Pathom ou Pithom, et sur un fragment portant le nom de Ramsès II, on lit Sekut, Soccoth ou Succoth. Une autre statue se désigne ainsi : « Le chef de l'arsenal, le scribe de Pa-thom, de Soccoth. »

dans l'intention de retourner dans le pays de leurs pères. Il y avait assez de places fortes pour les arrêter et au delà de la frontière d'Égypte assez d'ennemis dont ils devaient craindre la vaillance. Moïse n'avait demandé à Pharaon que trois journées de marche dans le désert pour offrir des sacrifices à l'Éternel¹, et probablement les Égyptiens n'avaient laissé prendre leurs vases sacrés que dans cette perspective. C'est donc dans le désert compris entre le Delta et la mer Rouge qu'ils s'engagèrent, n'emportant rien de cette Égypte où ils avaient connu les extrêmes de la prospérité et de la misère, que quelques souvenirs aussi insignifiants que les vases sacrés de leurs persécuteurs. C'est, en effet, un étrange paradoxe que de donner à la religion mosaïque une origine égyptienne, même au degré le plus éloigné. Ce que Dieu prescrit à son peuple par l'organe de Moïse est l'antithèse la mieux réussie du polythéisme et de la religion des Égyptiens ; à plus forte raison de leur morale. La prière de Jacob fut exaucée, et Israël sortit pur du milieu des impuretés de l'Égypte. Le texte dit que Dieu leur fit faire un détour vers la mer. Peut-être eux-mêmes avaient-ils besoin d'être trompés et de croire qu'ayant la mer devant eux, ils changeaient simplement de place, sans quitter définitivement le pays où ils avaient connu des jours heureux. Fuir les mauvais traitements, ils l'acceptaient ; dire adieu aux oignons et aux porreaux, l'eussent-ils fait volontiers ?

¹ Exode, v, 3.

Quoi qu'il en soit, de Succoth ils allèrent à Étham, à l'extrémité du désert, c'est-à-dire au point où celui-ci touchait à la mer Rouge, qui, remplissant alors les lacs Amers, se terminait au nord par le golfe d'Héroopolis. En perçant l'isthme de Suez, on a trouvé dans le sable des gisements et des coquillages identiques à ceux de la mer Rouge. Évidemment quelque phénomène cosmique exhaussa les terres du côté de Chalouf. La conséquence fut que les lacs se desséchèrent. Il faut par l'imagination rétablir l'état de ce bras de mer tel qu'il fut alors, si l'on veut comprendre quelque chose à l'itinéraire des Hébreux tel qu'il est tracé dans la Bible.

D'Étham ils allèrent camper à Pi-Hahiroth, entre Migdol et la mer, en face de Baal-Tsiphon. Pharaon approchait. Les enfants d'Israël, effrayés, crièrent à Jéhovah. Ils se plaignaient à Moïse avec amertume. Celui-ci répondait : « Jéhovah combattra pour vous, et vous garderez le silence. » Et Jéhovah dit à Moïse : « Lève ta verge, étends ta main sur la mer et fends-la. » Et la nuée qui était en tête du peuple passa derrière. Et Jéhovah refoula la mer par un vent d'orient qui souffla avec impétuosité toute la nuit. Il la mit à sec, et les eaux se fendirent. Et les fils d'Israël passèrent, et l'armée de Pharaon les suivait dans la mer. Mais Dieu ôta les roues des chars des Égyptiens et rendit leur marche impossible. Et, sur l'ordre de Jéhovah, Moïse étendit encore sa main, et les eaux se fermèrent sur les Égyptiens.

Moïse et les enfants d'Israël, sur la plage orien-

tale, chantaient leur cantique. Et Marie la prophétesse, sœur d'Aaron, tenant un tambourin, et conduisant le chœur des femmes qui dansaient, répondait avec elles aux enfants d'Israël par l'enthousiaste refrain :

Chantez à Jéhovah, car il a fait éclater sa gloire.
Il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.

C'est du côté de Chalouf, là où la mer est plus étroite, que s'accomplit le prodige. On y a découvert des ruines avec inscriptions les unes hiéroglyphiques, les autres cunéiformes.

M. Vigouroux arrive heureux de son excursion. Il me donne quelques feuillets de son journal pour compléter mes idées sur la mer Rouge. Je les transcris sans y rien changer.

.

Sur la mer Rouge, 8 mars 1888.

Nous sommes arrivés hier soir à la nuit à Suez. Ce matin, en me levant, de la fenêtre de ma chambre je vois devant moi la mer Rouge; le soleil apparaît au milieu de nuages au-dessus des flots. Le thermomètre, dans l'appartement, marque vingt degrés. Nous nous embarquons à huit heures, le P. Wellinger, le P. Villard, tous deux des missions d'Afrique, le F. Léonard, ancien maître d'école en Normandie devenu frère franciscain, et moi, pour aller aux Fontaines de Moïse, à l'entrée du désert du Sinaï,

sur une barque à voile. La mer est calme, d'un beau vert. A l'ouest, l'horizon est fermé par une chaîne de montagnes qui se dresse comme une muraille : c'est bien le Schour biblique, et les Israélites l'avaient bien nommé la Muraille. A l'est, le Djebel-Attaka, que nous avons vu baisser en arrivant à Suez, se relève; il est stérile, d'une couleur rougeâtre, avec de grandes veines blanchâtres horizontales. La chaîne va se perdre en diminuant devant nous dans la mer. Notre pilote nous dit qu'il faut trois heures pour monter sur l'Attaka.

Des oiseaux aquatiques rasant l'eau. Du côté du Sinaï, le phénomène trompeur du mirage nous montre des lacs et des arbres qui n'existent pas. Le ciel était d'un bleu magnifique quand nous sommes partis; peu à peu se forment des nuages gris clair qui projettent de grandes ombres sur l'Attaka. Le soleil, d'abord ardent, est tempéré à présent par la brise.

Fontaines de Moïse.

Nous touchons terre, à dix heures dix, près d'une jetée qui aboutit à une maison où l'on fait faire quarantaine en temps d'épidémie. Nous trouvons là des Arabes, et nous en prenons un pour porter nos provisions jusqu'aux Fontaines. Le sable est d'abord mélangé de beaux coquillages. Il est ferme et forme bientôt une croûte solide à cause du sel avec lequel il est fortement mélangé; on y mar-

che avec autant de facilité que sur un plancher. La brise souffle presque toujours et est fort agréable ; si elle cesse un instant, la chaleur est intolérable. Les nuages qui passent font de grandes taches noires sur le sable jaune. La mer, à quelque distance du rivage, est couleur vert d'émeraude et étincelante. A droite, le mirage nous montre deux beaux lacs, dont l'un paraît très grand et où l'on croit voir renversée l'ombre des objets qui semblent être sur ses bords. A gauche, derrière nous, nous distinguons un courant d'air chaud qui rase la terre, comme une trainée de fumée grise rampant sur le sol. A certains endroits le sable est mélangé de sel presque pur. Il y a partout d'abondantes lamelles de mica.

Nous arrivons à la principale source d'Ayoun-Mouça à onze heures vingt. Notre Arabe y était arrivé longtemps avant nous. Elle jaillit en bouillonnant à deux ou trois endroits, par glouglous ; je la goûte ; elle est légèrement saumâtre. Dès que nous y avons jeté un coup d'œil, nous récitons ensemble le cantique du passage de la mer Rouge : *Cantemus Domino.*

Il y a deux oasis très distinctes et plusieurs sources dans chacune, une dizaine en tout. Quelques autres sources sont situées en dehors des jardins. Un Arabe qui nous accompagne nous dit que ces dernières sont au nombre de cinq ou six. Nous en visitons deux ; l'une sourd au pied d'un palmier, l'autre sur une dune de sable, à une hauteur plus grande que le terrain environnant. Notre

guide indigène nous dit que la dune où l'eau jaillit s'accroît constamment et que la source s'élève à mesure que les sables s'amoncellent. Je ne serais pas surpris que toutes les sources du jardin, qui sont plus basses, provinssent de cette première fontaine. Cependant on nous assure qu'en creusant là à une certaine profondeur on trouve toujours l'eau.

En revenant à l'oasis nous apercevons en plein désert une caravane au repos. Les chameaux sont couchés, leurs conducteurs étendus sur le sable à côté d'eux. Nous nous informons, et nous apprenons que ce sont des Bédouins qui, comme autrefois les enfants de Jacob, viennent d'acheter du blé d'Égypte. Ce rapprochement m'intéresse vivement :

« D'où sont-ils ? demandons-nous.

— Ils habitent au delà des montagnes de Schour.

— A quelle distance ?

— Il y a deux jours de marche d'ici à leur campement.

— Comment des Bédouins peuvent-ils avoir de quoi acheter du blé ?

— Allah y pourvoit. Ils ont apporté en Égypte du charbon de bois et de petites meules pour les moulins à bras, et c'est avec cela qu'ils ont acheté du blé. »

Toutes les caravanes qui traversent le désert s'arrêtent dans le voisinage d'Ayoun-Mouça, et la tradition, en donnant à ces sources le nom de Fontaines de Moïse, a bien pu marquer exacte-

ment un des campements d'Israël quittant la terre de la servitude.

De retour à la plus grande des oasis, les Arabes qui campent en cet endroit nous préparent à déjeuner. Ils allument du feu devant leurs tentes de roseaux, à côté d'un jeune chameau couché qu'ils nous disent être très doux, et qui broute des rameaux de tamaris. Au milieu du feu ils placent trois cailloux et au-dessus un petit vase en métal rempli d'eau, où ils font cuire des œufs à la coque. Puis ils font cuire des côtelettes passées dans une broche de fer ; un Arabe les tient à la main au-dessus des charbons retenus par les cailloux. Le frère Léonard nous dit qu'ils font rôtir des moutons entiers d'une manière analogue. Une femme sort d'une tente et vient les aider à faire la cuisine. Elle sale les côtelettes avec du sel ramassé tel quel dans le désert.

Pendant le déjeuner, fait en un lieu où avaient probablement campé les Israélites qui venaient d'être délivrés miraculeusement de la poursuite des Pharaons, je ne puis cesser de penser à ce grand événement qui a eu de si grandes conséquences, non seulement pour le peuple hébreu, mais pour tout le monde chrétien et pour nous, pèlerins, qui recherchons la trace des pas de Moïse dans le désert où il a erré avec ceux qu'il a délivrés. Mon imagination cherche à faire revivre ces grandes scènes, pendant que les Arabes, qui sont peut-être des descendants de Jéthro ou des Amalécites de Raphidim, nous entourent et suivent du regard nos

moindres gestes. C'est uniquement le souvenir d'Israël qui nous a conduits ici, et c'est ce souvenir qui excite dans nos âmes des émotions si vives et si profondes.

A la fin du déjeuner nous mangeons des dattes de l'Ayoun-Mouça. Les palmiers sont là en grand nombre, ainsi que les tamaris. Le palmier le plus proche de nous a porté l'an dernier, nous disent nos hôtes, vingt régimes de dattes. Or on nous a appris au Caire que chaque régime donne trois à quatre kilos de dattes, et que cinq ou six régimes se vendent une trentaine de francs. Il y a un impôt de cinq francs sur chaque palmier, mais la récolte est encore très fructueuse. Nous demandons à nos Arabes pourquoi ils ne cultivent pas mieux l'oasis, puisqu'elle est si fertile et qu'ils ont l'eau en si grande abondance. Ils nous répondent que ce serait peine perdue, parce que les Bédouins du désert leur prendraient tout.

Le petit caravansérail où nous venons de déjeuner appartient au consul russe de Suez, qui est d'origine grecque. Les deux oasis sont sa propriété et celle de son frère. Pendant les travaux du percement de l'isthme, on venait ici en foule le dimanche en partie de plaisir ; un Français y cultivait un jardin potager et y tenait une sorte de café.

Nous visitons en détail les deux oasis. Outre de nombreux palmiers et tamaris, il y a aussi des grenadiers et autres arbustes. Un petit champ d'orge est déjà en épis ; on l'a arrosé en divers en-

droits avec l'eau des sources; partout où elle a passé, elle a laissé une petite ligne blanche de sel.

Nous quittons les Fontaines de Moïse à deux heures, nous nous embarquons à trois. Le vent souffle fort, et nous marchons vite. La chaîne de Schour paraît maintenant rougeâtre, comme l'Attaka ce matin; tandis que ce dernier, qui est maintenant à l'ombre, ne présente plus qu'une masse sombre et noire. Le ciel est d'un bleu magnifique; la mer était haute ce matin quand nous sommes partis, elle est maintenant très basse; l'eau est fort éloignée de l'endroit où nous l'avions vue à huit heures. Le frère Léonard nous dit que la marée a plus d'une lieue à Suez.

Nous débarquons à Port-Tewfik ou terre-plein de Suez, à trois quarts d'heure environ de Suez-ville. Le frère Léonard, qui continue là ses anciennes fonctions d'instituteur, tient à nous montrer les écoles et l'église que bâtit la compagnie du canal. Après les avoir visitées, nous montons sur un belvédère d'où l'on voit très bien la chaîne du Schour et le Djebel-Attaka. Il appartient à la compagnie, dont les employés voient de là venir au loin, à l'aide d'une forte lunette, les navires qui traversent le canal. Nous retournons à Suez-ville par le chemin de fer.

Le 9 mars, nous faisons nos adieux aux Pères Franciscains de Terre Sainte, qui nous ont donné l'hospitalité. Nous avons cherché inutilement un bateau pour aller à Ismaïlia par le canal. Le frère Léonard nous accompagne au chemin de fer. Nous

partons à onze heures trente du matin. A une heure quarante-cinq nous sommes à Ismaïlia.

.....

Voilà ce qu'a vu mon ami. — En attendant nous voici sur le canal de Suez, une belle œuvre d'un illustre Français.

Ismaïlia nous laisse le souvenir d'une ville morte. Les puces et les moustiques y sont féroces. Cette nuée d'ennemis, qui d'ailleurs nous suit depuis Zagazig, va-t-elle rester attachée à nos flancs? Le vent violent et froid qui souffle entre les deux rives encaissées du canal vient à notre secours et nous en délivre promptement. Le parcours est monotone. D'immenses dragues parfaitement organisées, de grands steamers que nous croisons, des hérons au long bec emmanché d'un long cou, des flamants roses et des myriades d'autres oiseaux dans le lac de Menzaleh à notre gauche, des garages pour permettre aux plus grands navires de se croiser: voilà toutes les curiosités de la route.

Je suis d'ailleurs mécontent, on m'a volé ma canne. Elle était armée, de grand prix, et surtout elle ne m'appartenait pas. Il paraît que pour commettre le larcin on l'a laissé tomber dans le canal, et, sitôt le bateau parti, un Arabe a plongé pour la retrouver et la vendre ou la garder.

Port-Saïd a quelque chose des quais de Marseille.

Les rues sont bien tracées. Les maisons, bâties en pierre jusqu'au premier étage, se continuent en bois avec balcons du plus pittoresque effet. A six heures du soir une barque nous conduit à bord du *Peyho*.

Quelle est mon impression dernière sur la terre des Pharaons? M. Renan salue quelque part l'Égypte comme « un phare au milieu de la nuit profonde de la très haute antiquité ». Quoi qu'il en soit de la réalité, de l'élévation, de la vétusté du phare, je doute qu'il ait jamais éclairé quelqu'un ou quelque chose d'une lumière bienfaisante et utile. Le dirai-je? est-il bien sûr que ce phare ait jamais été allumé? Je n'en crois rien. Ce qu'il y a d'évident, c'est que nous quittons ce pays sans y avoir rencontré un seul monument érigé à la dignité personnelle, au courage, au dévouement, à une vertu quelconque. Le peuple qui l'a habité n'a connu que des maîtres, il n'a pas soupçonné la PATRIE au-dessus d'eux. Après cette constatation, qui explique tout le reste, et malgré ses gigantesques ruines, l'Égypte d'autrefois, et peut-être celle d'aujourd'hui, demeure un pays jugé. Je le quitte sans regret et en secouant la poussière de mes pieds. Je n'aime ni l'homme sans le sentiment de sa valeur personnelle, ni les peuples qui n'ont jamais senti le souffle de la liberté.

LA TERRE SAINTE

Dimanche, 11 mars.

Lætare! La coïncidence est heureuse, et cette provocation à l'enthousiasme, que la sainte liturgie nous adresse aujourd'hui, est en harmonie parfaite avec les battements de notre cœur. Ce que nous voyons à l'horizon, sous le rayonnement d'un ciel empourpré par les feux de l'aurore, c'est la Terre Sainte.

Pourquoi nous semble-t-il que cette terre est à nous? On n'y parle pas notre langue. Il n'y a rien de notre civilisation et de nos mœurs; les hommes qui la peuplent nous méprisent ou nous détestent. On nous y accueille par intérêt, ou plutôt c'est par peur qu'on nous y subit. Le monde barbare commence ici, et notre âme l'oublie. A cette brise parfumée qui nous arrive des jardins de Jaffa, je tressaille comme si je sentais dans l'air quelque chose de la patrie. Quel lien me rattache à ce que je n'ai jamais vu? Quel sentiment me fait aborder ici aussi joyeusement qu'aux rives de France? Qui me fait citoyen de ce pays où je vais débarquer pour la première fois? C'est la religion. A elle aussi il appartient de créer des liens, des souvenirs, des enthousiasmes et des tendresses.